L'ambassadeur d'Italie et Mme Elio Giuffride écoutant M. Giuseppe Fanfoni, lors du vernissage de son exposition.

A L'INSTITUT ITALIEN DE CULTURE

L'intéressante exposition de Giuseppe Fanfoni

DEPUIS 1968, le «italian look» a conquis le monde. Il n'est pas de maîtresse de maison de goût, à Paris, New-York, Londres, Tokyo et Le Caire qui n'ait voulu avoir au moins un meuble, un objet, de ce design.

Car le design italien est le mouvement le plus important depuis le Bauhaus : c'est le premier qui fit paraître le fauteuil «Barcelona» de Mies van der Rohe, non seulement comme un objet qui date, mais un objet cristallisé, un classique. Déjà à l'ère du Bauhaus, le grand W. Gropius écrivait que l'Italie avant tout autre, est destinée à clarifier les facteurs sur lesquels nous devons dans la vie moderne nous fonder pour récupérer le sens perdu de la beauté et promouvoir en ce siècle industriel une nouvelle unité culturelle.

Tout cela nous revenait à l'esprit alors que nous visitions l'exposition cette semaine, à l'Institut Italien de Culture, de Giuseppe Fanfoni,qui a attiré architectes et dessinateurs égyptiens, étudiants des facultés de Polytechnique comme des écoles des Beaux-Arts, amateurs d'art et curieux.

Avec une simplicité qui le mène droit à l'essentiel, ce jeune artiste et chercheur, professeur d'architecture et de restauration des monuments anciens à l'université de Rome, présentait le résultat de certaines expériences plastiques menées et réalisées en Italie. Au Caire, où on le connait surtout pour la restauration qu'il mène de l'ensemble architectural du théâtre des Derviches Tourneurs, il nous surprit.. par cet art avec lequel il profile l'essentiel, et donne à la fonction une dignité esthétique.

Sous l'empire de la ligne courbe, essentiellement féminine, comme ces femmes de plexiglass linéaires qu'il crée qui s'épousent autour d'un tourniquet symbolique, sont les projets et plans d'immeubles et de villas que cet artiste présente. L'onde et les spirales superposées guident le crayon traceur de balcons ronds flanqués sur des murs aveugles, jouent avec des cerceaux qui s'épousent pour dessiner les plans de cette villa en rond flanquée au haut d'un monticule, ou bordent d'une allée d'arbres une agora dont un conflit de gradins et de contre-gradins composent un théâtre ouvert.

Courbe toujours est cette place où des troncs de béton formant un bosquet pétrifié laissent percevoir à travers une éclaircie les coupoles d'un vieux palazzo du XVIIIe. Et ces mains de béton encore se courbent pour se rejoindre, portant le crucifix d'un monument aux morts. Courbe enfin est la vaste coupole du théâtre en rond de derviches, à Helmeya El-Guédida.

L'intérêt de cette exposition réside en l'exubérance et l'humour, le plaisir évident qu'a pris leur auteur à concevoir ces oeuvres, un plaisir pris avec sérieux d'ailleurs, consciencieusement qui porte les lignes à se libérer de toute forme compliquée, à rejeter les surcharges pour réévaluer l'objet ou la construction, et assurer les possibilités expressives des matériaux. Cette simplicité régoureuse et cette douceur de la ligne sont d'un grand artiste.

C. Ch.

Zeffirelli, dont le film sur Saint-François sera mardi à l'Institut Italien de Culture, soulève une tempête à Londres